

Avec Korakrit Arunanondchai, Clémentine Bruno, Tuong Danh, Mandy El Sayegh, Saïdo Lehlouh, Winnie Mo Rielly, Diane Severin Nguyen, Rose Salane, Emmanuel Shogbolu (SCATTSMAN), Minh-Lan Tran.

Il a été dit que les artistes se sont vus confier un rôle lorsque les sorciers de l'image ont perdu le leur. Disons plutôt que les uns ont volé le rôle des autres, taxant d'archaïsme ce qu'on appelait raptus, syncope, *excessus mentis*, ravissement ou vision. Des millénaires à craindre ou chérir les cieux et la terre n'auront en effet pas suffi à ce que les caprices du sol et du firmament, injustement sécularisés par l'hégémonie de la culture occidentale, conservent leurs honneurs ; au point que les dieux ne connaissent apparemment plus de courroux et ne tiennent plus leurs promesses.

Tout cela aura donc été déserté puis remisé aux confins de l'ineffable – façon de ne plus considérer ce qui ne correspond pas au règne de la Raison. L'artiste sera donc une autorité, selon le récit conquérant des avant-gardes, plutôt qu'un passeur, quant à lui apte à nous conduire ailleurs que là seulement où il veut aller.

Recouvrer cette posture-là, celle de passeur, implique de s'oublier, de s'abandonner, mais pour mieux revenir à soi, sûr d'avoir enfin quelque chose à sentir, à transmettre, à imaginer enfin. Il faut, pour le dire avec Simone Weil, « renoncer à tout ce qui n'est pas la grâce et ne pas désirer la grâce », fut-elle, cette grâce, pas très belle à voir. Que cela soit nommé *vacatio animae* (vacance de l'âme), « laisser-être », ou *anātman*, selon la parole bouddhique, il est quoiqu'il en soit question d'un vide, en attente d'un plein qui a bien besoin d'un vide pour se loger.

Être sans ego donc, mais sans but non plus : au jeun de l'intellect répond tout aussi bien un abandon du corps, auquel il faut s'ouvrir autant qu'ouvrir, se fissurer, se fendre dans ses gestes et ses certitudes pour laisser passer la lumière et les courants d'une incertaine vérité. Ainsi un corps qui danse est un corps qui transe, avec tout ce que cela suppose de désordre. Dans toute son immédiateté, commandé par on ne sait quoi, il solde la distinction autrefois signalée par les Anciens entre âme corporelle et âme libre, se fait à la fois matière et médium, mais comme pure transparence et innervation totale.

Henri Michaux l'aura dit autrement, affirmant être « né troué », troué de tout ce par quoi l'expérience syncopale fait irruption : les voix fugitives ; les ombres repues de tout ce Soleil ; les suggestions des fumées liturgiques et leur vocation hypnotique ; le marmonnement d'un monde que le bruit des grandes villes étouffe, où vibrent les pulsations faibles de l'immémorial, de l'ancestral, mais aussi de l'imminent et de l'immédiat ; le désordre et la souillure de ce qui n'a jamais été classé ; le vertige de la mort et le tremblement éternisé de la résurrection, de la réincarnation et de la renaissance ; toute la violence et le fracas formidables de ce qui s'avance sans s'annoncer.

Arrêter des images dans le continuum du mystère, les puiser aux corridors de l'arrière-monde où elles demeurent assoupies, en attente d'un regard, serait comme vouloir attraper un nuage, car il est des grands signes auxquels il est inutile de faire signe. Un sacrifice du langage est nécessaire, qui ne peut se dire qu'en s'effaçant.

Une image, un son, un geste venus de là, en tout cas, tourmentent et nécessitent de ménager une zone d'irruption, capable d'accueillir la violence du sacré dans le monde sécularisé. Faire œuvre, alors, comme on enfante : tout donner sans avoir une idée précise de ce qui est en train d'advenir ; invoquer plutôt que fabriquer.

En somme, pour savoir, il faut aller au seuil et percer, trouver le lieu d'une érotique sacrée, car là où il y a contact, il y a Eros ; combler les lacunes du monde perçu en sentant la tectonique de mondes enfouis, reclus, qui abritent des images qui resteront autant d'énigmes impénétrables. C'est là la tâche de l'art et de la poésie, qu'on a pu décrire comme un « asile de mystères théologiques », cet asile où la chair du monde rencontre la chair du corps, et on où l'on soigne la sensibilité complète de l'artiste et du poète : une sensibilité peut-être excessive, certainement immense, assurément totale.

Guillaume Blanc-Marianne
Paris, 30-31 août 2024

"Rapture" curated by Minh-Lan Tran
6.09 - 5.10.2024

With Korakrit Arunanondchai, Clémentine Bruno, Tuong Danh, Mandy El Sayegh, Saïdo Lehlouh, Winnie Mo Rielly, Diane Severin Nguyen, Rose Salane, Emmanuel Shogbolu (SCATTSMAN), Minh-Lan Tran

It has been said that artists were given a role when the image wizards lost theirs. Rather, let us say that some stole the role from others, dismissing as archaic what was once called *raptus*, *syncope*, *excessus mentis*, rapture, or vision. Millennia spent fearing or cherishing the heavens and the earth were not enough for the whims of the soil and the firmament—unjustly secularized by the hegemony of Western culture—to preserve their honor. To the point where the gods apparently no longer know wrath, nor keep their promises.

All of this has thus been abandoned and relegated to the edges of the ineffable—a way of dismissing anything that doesn't align with the reign of Reason. The artist, according to the triumphant narrative of the avant-garde, is to be an authority rather than a guide, one capable of leading us somewhere beyond just where they wish to go.

Recapturing this posture—that of the guide—requires forgetting oneself, surrendering oneself, but only to return to oneself, certain at last of having something to feel, to convey, to finally give form to. As Simone Weil puts it, we must “renounce everything that is not grace, and not desire grace”, even if that grace is not particularly pleasant to behold. Whether it is called *vacatio animae* (vacancy of the soul), “letting-be,” or *anātman* in Buddhist terms, it is, in any case, about an emptiness, waiting for a fullness that, after all, needs emptiness in order to dwell.

To be without ego, but also without purpose: just as the intellect fasts, so too must the body be surrendered—opened and opening, cracking and splitting in its gestures and certainties to let in light and currents of uncertain truth. Thus, a dancing body is a body in trance, with all the disorder that entails. In its immediacy, driven by unknown forces, it erases the ancient distinction between the corporeal soul and the free soul, becoming both matter and medium, yet as pure transparency and complete innervation.

Henri Michaux put it differently, claiming to have been “born pierced”, pierced by everything through which the syncopal experience bursts forth: fleeting voices; shadows sated with all that sunlight; the suggestions of liturgical smoke and their hypnotic pull; the murmur of a world smothered by the noise of big cities, where the faint pulses of the immemorial and the ancestral resonate, along with the imminent and the immediate; the disorder and defilement of what has never been classified; the vertigo of death and the eternal tremor of resurrection, reincarnation, and rebirth; all the formidable violence and tumult of that which advances unannounced.

Stopping images in the continuum of mystery, drawing them from the corridors of the underworld where they lie dormant, awaiting a gaze, would be like trying to catch a cloud, for there are great signs to which no signal need be made. A sacrifice of language is necessary, one that can only be expressed by disappearing.

An image, a sound, a gesture from there, in any case, torments and demands the creation of a space for eruption, one capable of welcoming the violence of the sacred into the secular world. To create, then, as one gives birth: giving everything without a precise idea of what is coming into being; invoking rather than crafting.

In short, to know, we must go to the threshold and break through, find the place of a sacred eroticism, for where there is contact, there is Eros; fill in the gaps in the perceived world by sensing the tectonics of buried, reclusive worlds, which harbor images that will remain as many impenetrable enigmas. This is the task of art and poetry, which has been described as an “asylum of theological mysteries”, an asylum where the flesh of the world meets the flesh of the body, and where the complete sensitivity of the artist and poet is nurtured: a sensitivity that is perhaps excessive, certainly immense, certainly total.

Guillaume Blanc-Marianne
Paris, 30-31 août 2024